

Au temps des perceptions

Il est toujours saisissant de contempler la ville, de très haut, projetée en accéléré. Les déplacements pédestres ou motorisés se transforment en lignes continues, fuyantes comme des rivières excitées, à la fois liquides, onctueuses et brutales, sinuant à vive allure par vagues, aux densités folles : les heures défilent dans une alternance stupéfiante entre foules agitées et déserts morcelés. Des précipitations puis des solitudes. Nos vies seraient-elles ainsi découpées en précipitations et solitudes ? Le temps est-il ce vertige invisible qui dévale si vite, ces ombres qui avancent en noircissant la ville le soir venu ou en l'illuminant au petit matin, ces nuages qui dessinent des volutes dansantes dans le ciel se décomposant à grande vitesse à la façon d'ouragans ? Il y a dans cette fête foraine lumineuse, une projection métaphorique sublimée de notre subjectivité à l'égard du temps : la ville nous fait croire à sa folie et nous y croyons. Pourtant, loin des artifices, alors que nous nous acharnons à le mesurer, obsédés par son écoulement, le temps est un concept calme. Chacun de nous est dans le même temps que l'autre, nous avons tous le même ! Mais sa part de ville est la sienne, et les ombres, les sons, les températures qu'il croise, partage et embrasse, lui sont singuliers, uniques. Chacun n'en perçoit que ce qu'il peut, de là où il se trouve, avec sa relation structurelle propre à la ville. Nous marchons vite dans les grandes villes et probablement plus calmement dans les villages. Nous roulons entourés de gens familiers dans nos petites communes tandis que nous klaxonnons aux feux verts de nos grands boulevards anonymes. Nous sommes perdus dans la profusion de la présence des autres, nous sommes perdus dans le dénuement de leur absence : de quelles présence et absence est-il question ?

Qui n'a pas déménagé ne s'est pas retrouvé un jour en train de reprendre ses anciens circuits dans la ville, par sécurité, alors qu'ils étaient en réalité des détours !? Des tours et des trous, des pentes et des plats, des étroits et des larges, des hauts et des bas, des courts et des longs. Le temps se présente comme un jeu de glaces mais personne n'a conscience d'y jouer.

J'habite au 27^{ème} étage d'une tour, presque dans les nuages. Le matin le soleil s'adresse à moi, me dit qu'il n'est pas encore levé ou qu'il est jaune, rouge ou violet. Le ciel est mon cinéma, je suis dans le temps, couvert ou dégagé. Les sons de la ville sont lointains et uniformes, je ne sais pas qui est en bas ni quand, je sais que tout le monde est autour, et là-bas, j'entend les flots de voitures tapisser l'air de leurs vagues blanches, à la façon d'un océan, vagues presque ininterrompues, parce que trop nombreuses. La nuit, elles s'effacent un peu.

J'habite au 1^{er} étage d'un petit immeuble, dans une rue arborée ; il m'arrive même de dire que j'habite DANS cette rue ! Les branches viennent caresser mes fenêtres en été. Je ne vois pas le ciel, et la nuit, c'est la ville qui m'éclaire, un lampadaire veille sur moi. Je sais toujours quelle heure il est, la mercière tire son rideau métallique à 8h50, les enfants vont à l'école à 8h25, les poubelles passent à 11h et le soir, j'entends des jeunes dévaler, des clochards maugréer en faisant rouler leurs canettes, les scooters ou les ambulances passer avec un effet doppler inimitable.

Où vais-je choisir d'habiter alors ? La ville est-elle cette ville ou une autre ? Autant de villes que de nous ? Autant de nous que de temps ? Au temps des petites villes ou des mégapoles, chacun cherche où se blottir dans quelque chose à soi, ce que les oiseaux appellent un nid... Mais mon nid est en équilibre, en constant contact. Fragile, il dialogue en permanence avec toute la ville : un dialogue complexe, permanent, et qui fait vaciller ma sécurité. Il y a un conflit entre mon espace intérieur, intemporel, lentement et chaudement narcissique, étanche à toute altérité et cette ville synchrone et éternellement mortelle, qui donne à entendre la profusion de ses temporalités sans fin : elle s'écoule inexorablement comme les fils de lumière

du film dans une vie de journées, de travail, de rencontres, de nuits et de courses, de mots et de silences, aux micro actions incessantes...

Je ne peux pas résister. En même temps que cette ville m'entraîne à glisser dans le monde, je tente de me replier dans mon lit et dans mes usages fixés, tous mesurés. Mon logement est là où je suis logé, isolé du temps qui passe. Je suis prêt à partager l'espace public mais pas longtemps. Je veux échapper à cette invasion du temps collectif. Enfin ce que j'en crois ! Mon présent à moi est sans cesse sollicité par mes perceptions, la rue envahie, les trottoirs éteints, les restaurants bondés, les cafés endormis, les bruits silencieux, le sillage des avions, les cours de récréation ? Combien d'habitations habite-je ? Dans l'espace public presque immobile, des sensations permanentes se précipitent entre elles et avalent les jours : tandis qu'à leur tour, alors que je rêve de ma constance, mes perceptions ne cessent de suivre mon corps excité ou las, mon esprit curieux ou blasé... Mes sens toujours à vif à mon insu, offrent cette ville à ma présence, cette ville qui est la mienne et celle de personne d'autre, et dans laquelle je rêve, en vain, à des durées qui durent.

Nicolas Frize